

Hist. Grand maître des arbalétriers, Le premier officier de l'armée, après le connétable. Il fut remplacé par le grand maître de l'artillerie, Jean de Lorraine, dit le grand maître des arbalétriers, je n'en entrerais pas ce soir au Plessis. (Balz.)

Encycl. C'est sous le règne de Louis le Gros, vers 1130, que l'on vit pour la première fois des arbalétriers figurer dans les armées françaises. Mais nos soldats ne s'attachèrent à cette arme qu'avec une certaine répugnance : ils l'appelaient perdue. « Avec l'arbalète, disaient-ils, un poltron à convert pourrait imposer le plus brave des guerriers. » Le concile de Latran, considérant cette arme comme déloyale et trahissante, l'interdit en l'appelant artem mortiferam et Deo odibilem, mais avec cette restriction peu ou plutôt trop catholique qu'il permettait d'employer contre les hérétiques. Toutefois les arbalétriers ne tardèrent pas à prendre faveur. Richard Cœur de Lion en conduisit en terre sainte, et une compagnie d'arbalétriers français rendit de grands services à Bouvines ; à la bataille de Crécy, Philippe de Valois avait près de 10,000 arbalétriers génois, et 4,000 arbalétriers, dont l'impétuosité française dédaigna de tirer aucun parti, assistèrent à la fameuse journée d'Azincourt. Il y avait des compagnies d'arbalétriers à pied et à cheval, elles étaient organisées sous le commandement général d'un grand maître, qui jouissait de privilèges très-étendus. Mathieu de Beaume était grand maître sous saint Louis, et le dernier qui ait été investi de cette dignité est Aymar de Briec, mort en 1534. Le grade de grand maître des arbalétriers fut alors changé en celui de grand maître de l'artillerie, et les compagnies de villes, de France, Paris, Rouen, Alen, Beauvais, Compiègne, Bethune, etc., avaient leurs compagnies d'arbalétriers. Duguesclin appartenait à la compagnie des arbalétriers de Rennes. On tenait à grand honneur d'être dans la milice, et l'on disait alors : Je suis arbalétrier, avec la même fierté qu'on dit aujourd'hui : Je suis garde national ou pompiier. Mais l'usage des armes à feu devait porter un coup mortel aux arbalétriers. Cependant ils ne disparurent pas complètement. A Marignan, François Ier avait une compagnie de 200 arbalétriers, qui, dit-on, fit merveille. Aujourd'hui on montre encore à l'arsenal de Zurich une arbalète qu'on dit avoir été celle de Guillaume Tell.

ARBALETRIER, s. m. (ar-ba-lè-tri-è-re). Ornith. Syn. d'arbalète.

ARBALETRIER, s. f. (ar-ba-lè-tri-è-re — rad. arbalète). Art milit. Ouverture étroite pratiquée dans les maçonneries des châteaux du moyen âge, et qui se composait de deux fortes croisées, l'une longue et l'autre courte, avec les extrémités en forme de cornes. Les arbalétriers ont été ainsi nommés parce qu'on suppose qu'elles ont servi au tir de l'arbalète, mais le fait est loin d'être prouvé. (Mérime.)

Anc. mar. Place où les soldats d'une galère se tenaient à tribord et à bâbord pour combattre.

ARBAN, s. m. (ar-ban). Anc. cout. Nom donné, dans quelques provinces de France, à une prestation forcée de charrois sous le régime féodal. Comme l'arban n'apportait aucun profit à celui qui avait la peine, on a dit proverbiallement : Faire un arban, pour Perdre son temps.

ARBAN (Jean-Baptiste), musicien français, né à Lyon, le 28 février 1825, se fit d'abord de dix ans aux études musicales, au collège de Montbel; il se trouvait déjà apte à se faire entendre sur le cornet à piston, instrument sur lequel il devait fonder plus tard toute une nouvelle école, lorsqu'il vint à Paris vers sa quatorzième année. Admis au Conservatoire, il en sortit avec le premier prix de trompette, en 1845, et fut ensuite nommé professeur de saxhorn au Gymnase musical militaire, à la suite d'un brillant concours. Il lui fut permis, par exception, de se faire entendre sur le cornet à piston, en 1848, aux concerts du Conservatoire, alors dirigés par M. Habeneck. Puis il se rendit à Londres, et, pendant un séjour de cinq années qu'il y fit, conquit une grande renommée. Revenu en France en 1853, on l'appela à prendre part à la nouvelle organisation des musiques militaires; il resta pendant deux ans directeur de l'Arban, qui ne fait beaucoup à la réputation qu'elle s'acquiert alors. Il quitta les guides pour aller diriger, en qualité de chef d'orchestre, les concerts de l'hôtel d'Osmond. En 1857, il a été nommé professeur de saxhorn au Conservatoire, et, depuis lors, grâce à sa grande expérience de l'enseignement, le concours de saxhorn est chaque année un des plus remarquables de cet établissement. M. Arban ne se fait applaudir tous les soirs aux concerts du Casino, dont il dirige l'orchestre, se distingue autant par le brillant de son jeu que par la pureté de son style. On lui doit dans le camp de Saxhorn, et possède un talent tout exceptionnel pour ce genre de composition. Son instrumentation est d'une merveilleuse sonorité. Comme chef d'orchestre, on peut dire de lui qu'il possède au plus haut degré le sentiment du rythme. Il a

l'autorité qui convient et le feu sacré. M. Arban a résumé les connaissances qu'il a acquises au moyen d'une longue carrière, comme professeur et exécutant, dans un ouvrage publié en 1864, et qui a pour titre : Grand Méthode complète de cornet à piston et de saxhorn. Il y a soigneusement analysé et heureusement résolu les différents genres d'arabes, les coups de langue, les notes d'agrément, les staccati; il y a traité en outre toutes les autres questions musicales dans une suite d'études et d'exercices de tout genre. Cet ouvrage important a été l'objet d'un rapport spécial du comité des études musicales du Conservatoire, qui l'a adopté pour l'enseignement dans cet établissement; il a été, par ordonnance de M. le ministre de la guerre, adopté également pour l'enseignement dans les musiques de l'armée française.

ARBAN, village de l'Assyrie, situé sur le Khabour, au S.-O. de Massoul. D'intéressantes sculptures, représentant des taureaux ailés à tête humaine, ont été découvertes en cet endroit par le savant explorateur anglais, M. Layard. Le style archaïque de ces sculptures a fait supposer à cet archéologue que Arban pourrait être l'emplacement d'une ville dont l'existence serait antérieure à la fondation de Ninive.

ARBANÈRE (Etienne Gabriel), littérateur, né à Certe (Hérault) en 1784. Il a été maire de Tonnois de 1827 à 1831. Ses travaux les plus importants sont les suivants : *Tableaux des Pyrénées françaises* (1828); *Analyse de l'histoire asiatique et de l'histoire grecque* (1835), imprimée aux frais du gouvernement; *Analyse de l'histoire romaine* (1840); *Études sur le moyen âge et les temps modernes* (1840); divers poèmes, et le dernier qui ait été nommé, en 1836, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

ARBASIO (Cesare), peintre piémontais, né à Saluces, florissait vers la fin du xvii^e siècle. Il vécut quelque temps à Rome, où il paraît avoir subi l'influence de Federico Zuccaro, et où il enseigna dans l'Académie de Saint-Luc. Il passa en Espagne, y fit, entre autres ouvrages, un tableau de l'incarnation pour la cathédrale de Malaga, et les peintures à fresque d'une chapelle dans celle de Cordoue; puis il revint dans son pays natal, où il fit charge de divers travaux pour des églises et des palais, et finit par obtenir une pension de la cour de Savoie.

ARBABOU OU NOUVEAU-SAÛLÉ, V. RABATH-ARBAH OU PORCHÈRES (Français D'), poète, né à Saint-Maximin (Provence), mort en 1640, fut un des premiers membres de l'Académie française. Ami et disciple de Malherbe, il a quelques titres heureusement. Il a composé une *Paraphrase des Psaumes*, des *Poésies sur divers sujets*, deux odes, l'une adressée à Louis XIII, l'autre au cardinal de Richelieu, un poème de la *Médaille*, qui s'est perdu, etc. C'est par erreur qu'on lui a attribué le fameux sonnet sur les yeux de Gabrielle d'Estrees, qui est en réalité de Langue de Porchères. On sait que cette rapsodie valut 1,400 livres de pension à son auteur. Son style est d'une noble diversité traductions et des sonnets.

ARBELAGE, s. m. (ar-bè-la-ge). Techn. Lame de fer aplatie ayant 38 centim. environ sur 9 de large, et servant à la fabrication de la tôle.

ARBELLES, ville de l'ancienne Assyrie, où, selon plusieurs historiens, Alexandre le Grand vainquit Darius en 331 av. J.-C. D'autres disent que cette victoire eut lieu à Gaugamèle, village distant de 110 kilom. C'est aujourd'hui Arbil ou Erbil, ville de la Turquie d'Asie; 5,000 hab.

ARBELLES (BATAILLE D'). Après la prise de Tyr et la conquête de l'Égypte, Alexandre s'avança à la rencontre de Darius et l'attendit près des bords du Tigre, dans les vastes plaines de Gaugamèle, à vingt lieues de la ville d'Arbelles, qui allait donner son nom à la bataille ou devait se décider le sort de l'Asie. Darius lui envoya alors des ambassadeurs chargés de lui demander la paix pour la troisième fois, avec l'offre séduisante d'une dot de ses filles en mariage, de tout le pays compris entre l'Euphrate et l'Hellespont, et de trente mille talents d'or pour la rançon des illustres prisonniers de la bataille d'Issus. Lorsqu'on débattit ces propositions brillantes dans le conseil du roi : « J'accepterais, dit Parménion, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, répliqua le héros, si j'étais Parménion. » et il répondit aux ambassadeurs que leur maître eût à se préparer à combattre. Il n'avait cependant que cinquante mille Macédoniens à opposer aux cent cinquante mille cavaliers et aux six cent mille hommes d'infanterie de Darius; mais cette immense armée n'était qu'une multitude sans âme; l'autre avait pour elle l'invincible courage des soldats et le génie d'un grand capitaine. D'ailleurs, la foule des nations d'Asie, venues en aide à Darius, ne se préparait point à combattre. On l'on découvrait tout le champ de bataille, furent d'abord étourdis du bruit confus de tant de milliers d'hommes; Alexandre lui-même, en face du péril qu'il avait bravé, se sentit ébranlé; les cris redoublèrent, des chefs donnaient des ordres ou animant les

soldats, le tumulte produit par cette multitude énorme d'hommes et de chevaux, le bruit éclatant de la trompe, les coups de bouclier échoyant au soleil, tout ce gigantesque appareil le frappa, et il s'assembla son conseil pour délibérer sur le meilleur parti à suivre. Parménion, le plus expérimenté de tous ses généraux, préférait une surprise de nuit à une bataille ouverte dans cette plaine immense où l'on serait infailliblement enveloppé de toutes parts, et voulait que l'on fondît sur le camp des Perses pendant leur sommeil. Cet avis fut partagé par les autres chefs, révolta la fierté d'Alexandre : « J'aime mieux, dit-il, avoir le mal plaisir de ma fortune qu'à rougir de ma victoire, » et il ordonna que chacun se préparât à la bataille pour le lendemain; puis il alla se reposer dans sa tente et s'y endormit profondément. Le lendemain matin, les généraux, étonnés du silence extraordinaire qui régnait autour de sa tente, tandis que tout était déjà en mouvement dans l'armée des Perses, pénétrèrent enfin jusqu'à lui, et le trouvèrent plongé dans un sommeil si tranquille, que Parménion fut obligé de le pousser pour le réveiller. C'est à ce moment qu'Alexandre, qui n'était qu'un espoir, il le donna comme une nouvelle certitude à ses soldats, et ramena ainsi leur vertu guerrière. Ils fondirent en masse sur les Perses, qui commençaient à reculer, et finirent par prendre ouvertement la fuite. Toutefois, Parménion, ne voyant point encore paraître Alexandre, n'osa les poursuivre vivement, et Mazaie put traverser le Tigre avec les débris de ses troupes, et se retirer à Babylone. Cependant Darius continuait sa fuite rapide; il arriva à Arbelles vers minuit, tandis que son armée, dispersée sur tous les chemins, qu'elle laissait couverts de ses malades et blessés, cherchait vainement elle-même, dans un désordre épouvantable, à se soustraire aux coups d'un ennemi victorieux. Alexandre, recevant l'avis de Parménion, arrêté ses troupes dans l'attente de leur poursuite. Toutefois, à peine avait-il fait volte-face, que des cavaliers de Parménion lui vinrent annoncer la victoire que leur général avait remportée de son côté. Ce fut en ce moment qu'Alexandre courut le plus terrible des dangers qui l'assailirent dans cette journée célèbre. Comme il ramenait ses troupes au camp, dans le désordre de la joie et de la victoire, il se heurta contre une masse de cavaliers qui, en voyant le petit nombre des Macédoniens, les chargea avec fureur. Constatant dans cette fortune qui venait de lui prodiguer des marques de faveur si éclatantes, Alexandre lança son cheval à la rencontre du chef de cette troupe, le perça de son javalot, et lui successivement plusieurs de ses officiers. Animés par un tel exemple, les Macédoniens se jetèrent impétueusement au milieu des cavaliers et se débattaient avec eux et le désordre. La nuit commença à envelopper le champ de bataille de ses ténèbres, et les Perses en profitèrent pour assurer leur fuite. Ce fut la dernière épisode de cette bataille, dont le héros macédonien fut le vainqueur, et plus à son génie qu'à sa fortune, car il n'avait rien négligé de ce qu'une profonde connaissance de l'art de la guerre prescrit aux généraux qui comptent sur le succès. Les dispositions et la discipline de leurs troupes, que sur les chances du hasard et l'avantage furent de leurs soldats. — Quinzante-Curce porta à quatre cent mille le nombre des Perses qui périrent dans ce combat. Les vaincus furent au moins de trois cents ceux des Macédoniens. Arrien, plus exact dans ses appréciations, dit trois cent mille Perses et douze cents Macédoniens. Mais quelque chiffre qu'on adopte, l'honneur de la victoire est dû à l'habileté et au courage de nos héros. Alexandre envoya aussitôt prévenir Alexandre et lui demander le parti qu'il devait suivre en un danger si pressant. « Dites-moi, répondit Alexandre en grand capitaine, si je ne recouvrerai pas seulement ce qui nous appartient, mais que tous les trésors de l'ennemi tombent en notre pouvoir. » Alexandre, qui se souvint de ne songer qu'à combattre comme il le doit pour la gloire d'Alexandre et de Philippe. « Les chariots armés de faux pénétrèrent jusqu'à la palanque macédonienne, au point que les généraux de Darius, et par la recommandation d'Alexandre; mais bientôt les rangs se reformèrent; les soldats percerent les chevaux de leurs longues piques, et tirant à terre les combattants montés sur les chariots, ils les firent enlever et brûler. Pendant ce temps-là, Alexandre s'apercevait que l'aile gauche des Perses avait été dégarinée pour jeter les Bactriens à l'attaque des bagages, et y semer le désordre et la mort. Les deux fois se trouvaient presque en présence : Darius sur un chariot, Alexandre à cheval, tous deux environnés de leurs guerriers d'élite, montés sur des chevaux de pur sang. Le bruit de l'un de ces illustres ennemis. Autour d'eux se mêlent hommes, chevaux, dans un affreux tourbillon, et à la Macédoniens n'avaient pas osé opposer le sang-froid de l'expérience à l'aveugle fureur des Perses, c'en était fait d'Alexandre. La résistance devint si opiniâtre et le danger si terrible, que ce conquérant, pour ramener ses soldats, dut recourir à la superstition. Par son ordre, le divin Aristandre s'avança au milieu des troupes, revêtu d'une robe blanche, et s'écria qu'il voyait l'aigle de Jupiter voltiger au-dessus de la tête d'Alexandre. Les Macédoniens se précipitèrent alors dans la bataille avec une nouvelle ardeur; le conducteur du chariot de Darius tomba percé d'une javeline, et ce prince, pressé de toutes parts, tira son cimeterre et se demanda s'il ne devait pas se résigner à l'ignominieuse par une mort honorable. Voyant alors de tous côtés les Perses céder à l'irrésistible impétuosité des Macédoniens, il étouffa les inspirations du désespoir, et, espérant se débarrasser à la mort pour des jours meilleurs, il s'attacha au massacre qui se faisait autour de lui, pour songer à sa sûreté. Quant à Alexandre, après avoir été obligé plusieurs fois de charger de près, et dans cette dernière mêlée, il pressait lui-même par des coups terribles le carnage auquel se livraient ses Macédoniens emportés par la chaleur du combat, tandis que Darius fuyait rapidement ce champ de bataille ensanglanté. Mais à l'aile gauche, où commandait Parménion, les péripiétés du

combat devenaient menaçantes pour les Macédoniens. Mazaie les envoya vers les cavaliers restés en arrière, et les engagea à se précipiter résolument à la tête de toute sa cavalerie. Enveloppé de toutes parts, Parménion résistait avec une héroïque opiniâtreté aux efforts de tant d'ennemis; cependant un désastre devenait inévitable pour lui, s'il ne recevait pas bientôt du renfort. Dans ce danger pressant, il envoya prévenir Alexandre de sa situation désespérée, et lui fit dire que, s'il n'était pas bientôt secouru, il allait infailliblement être écrasé par le nombre. Alexandre était déjà lancé à la poursuite de Darius, qui l'espérait atteindre dans cette plaine immense où l'on se serait infailliblement enveloppé de toutes parts, et voulait que l'on fondît sur le camp des Perses pendant leur sommeil. Cet avis fut partagé par les autres chefs, révolta la fierté d'Alexandre : « J'aime mieux, dit-il, avoir le mal plaisir de ma fortune qu'à rougir de ma victoire, » et il ordonna que chacun se préparât à la bataille pour le lendemain; puis il alla se reposer dans sa tente et s'y endormit profondément. Le lendemain matin, les généraux, étonnés du silence extraordinaire qui régnait autour de sa tente, tandis que tout était déjà en mouvement dans l'armée des Perses, pénétrèrent enfin jusqu'à lui, et le trouvèrent plongé dans un sommeil si tranquille, que Parménion fut obligé de le pousser pour le réveiller. C'est à ce moment qu'Alexandre, qui n'était qu'un espoir, il le donna comme une nouvelle certitude à ses soldats, et ramena ainsi leur vertu guerrière. Ils fondirent en masse sur les Perses, qui commençaient à reculer, et finirent par prendre ouvertement la fuite. Toutefois, Parménion, ne voyant point encore paraître Alexandre, n'osa les poursuivre vivement, et Mazaie put traverser le Tigre avec les débris de ses troupes, et se retirer à Babylone. Cependant Darius continuait sa fuite rapide; il arriva à Arbelles vers minuit, tandis que son armée, dispersée sur tous les chemins, qu'elle laissait couverts de ses malades et blessés, cherchait vainement elle-même, dans un désordre épouvantable, à se soustraire aux coups d'un ennemi victorieux. Alexandre, recevant l'avis de Parménion, arrêté ses troupes dans l'attente de leur poursuite. Toutefois, à peine avait-il fait volte-face, que des cavaliers de Parménion lui vinrent annoncer la victoire que leur général avait remportée de son côté. Ce fut en ce moment qu'Alexandre courut le plus terrible des dangers qui l'assailirent dans cette journée célèbre. Comme il ramenait ses troupes au camp, dans le désordre de la joie et de la victoire, il se heurta contre une masse de cavaliers qui, en voyant le petit nombre des Macédoniens, les chargea avec fureur. Constatant dans cette fortune qui venait de lui prodiguer des marques de faveur si éclatantes, Alexandre lança son cheval à la rencontre du chef de cette troupe, le perça de son javalot, et lui successivement plusieurs de ses officiers. Animés par un tel exemple, les Macédoniens se jetèrent impétueusement au milieu des cavaliers et se débattaient avec eux et le désordre. La nuit commença à envelopper le champ de bataille de ses ténèbres, et les Perses en profitèrent pour assurer leur fuite. Ce fut la dernière épisode de cette bataille, dont le héros macédonien fut le vainqueur, et plus à son génie qu'à sa fortune, car il n'avait rien négligé de ce qu'une profonde connaissance de l'art de la guerre prescrit aux généraux qui comptent sur le succès. Les dispositions et la discipline de leurs troupes, que sur les chances du hasard et l'avantage furent de leurs soldats. — Quinzante-Curce porta à quatre cent mille le nombre des Perses qui périrent dans ce combat. Les vaincus furent au moins de trois cents ceux des Macédoniens. Arrien, plus exact dans ses appréciations, dit trois cent mille Perses et douze cents Macédoniens. Mais quelque chiffre qu'on adopte, l'honneur de la victoire est dû à l'habileté et au courage de nos héros. Alexandre envoya aussitôt prévenir Alexandre et lui demander le parti qu'il devait suivre en un danger si pressant. « Dites-moi, répondit Alexandre en grand capitaine, si je ne recouvrerai pas seulement ce qui nous appartient, mais que tous les trésors de l'ennemi tombent en notre pouvoir. » Alexandre, qui se souvint de ne songer qu'à combattre comme il le doit pour la gloire d'Alexandre et de Philippe. « Les chariots armés de faux pénétrèrent jusqu'à la palanque macédonienne, au point que les généraux de Darius, et par la recommandation d'Alexandre; mais bientôt les rangs se reformèrent; les soldats percerent les chevaux de leurs longues piques, et tirant à terre les combattants montés sur les chariots, ils les firent enlever et brûler. Pendant ce temps-là, Alexandre s'apercevait que l'aile gauche des Perses avait été dégarinée pour jeter les Bactriens à l'attaque des bagages, et y semer le désordre et la mort. Les deux fois se trouvaient presque en présence : Darius sur un chariot, Alexandre à cheval, tous deux environnés de leurs guerriers d'élite, montés sur des chevaux de pur sang. Le bruit de l'un de ces illustres ennemis. Autour d'eux se mêlent hommes, chevaux, dans un affreux tourbillon, et à la Macédoniens n'avaient pas osé opposer le sang-froid de l'expérience à l'aveugle fureur des Perses, c'en était fait d'Alexandre. La résistance devint si opiniâtre et le danger si terrible, que ce conquérant, pour ramener ses soldats, dut recourir à la superstition. Par son ordre, le divin Aristandre s'avança au milieu des troupes, revêtu d'une robe blanche, et s'écria qu'il voyait l'aigle de Jupiter voltiger au-dessus de la tête d'Alexandre. Les Macédoniens se précipitèrent alors dans la bataille avec une nouvelle ardeur; le conducteur du chariot de Darius tomba percé d'une javeline, et ce prince, pressé de toutes parts, tira son cimeterre et se demanda s'il ne devait pas se résigner à l'ignominieuse par une mort honorable. Voyant alors de tous côtés les Perses céder à l'irrésistible impétuosité des Macédoniens, il étouffa les inspirations du désespoir, et, espérant se débarrasser à la mort pour des jours meilleurs, il s'attacha au massacre qui se faisait autour de lui, pour songer à sa sûreté. Quant à Alexandre, après avoir été obligé plusieurs fois de charger de près, et dans cette dernière mêlée, il pressait lui-même par des coups terribles le carnage auquel se livraient ses Macédoniens emportés par la chaleur du combat, tandis que Darius fuyait rapidement ce champ de bataille ensanglanté. Mais à l'aile gauche, où commandait Parménion, les péripiétés du

combat devenaient menaçantes pour les Macédoniens. Mazaie les envoya vers les cavaliers restés en arrière, et les engagea à se précipiter résolument à la tête de toute sa cavalerie. Enveloppé de toutes parts, Parménion résistait avec une héroïque opiniâtreté aux efforts de tant d'ennemis; cependant un désastre devenait inévitable pour lui, s'il ne recevait pas bientôt du renfort. Dans ce danger pressant, il envoya prévenir Alexandre de sa situation désespérée, et lui fit dire que, s'il n'était pas bientôt secouru, il allait infailliblement être écrasé par le nombre. Alexandre était déjà lancé à la poursuite de Darius, qui l'espérait atteindre dans cette plaine immense où l'on se serait infailliblement enveloppé de toutes parts, et voulait que l'on fondît sur le camp des Perses pendant leur sommeil. Cet avis fut partagé par les autres chefs, révolta la fierté d'Alexandre : « J'aime mieux, dit-il, avoir le mal plaisir de ma fortune qu'à rougir de ma victoire, » et il ordonna que chacun se préparât à la bataille pour le lendemain; puis il alla se reposer dans sa tente et s'y endormit profondément. Le lendemain matin, les généraux, étonnés du silence extraordinaire qui régnait autour de sa tente, tandis que tout était déjà en mouvement dans l'armée des Perses, pénétrèrent enfin jusqu'à lui, et le trouvèrent plongé dans un sommeil si tranquille, que Parménion fut obligé de le pousser pour le réveiller. C'est à ce moment qu'Alexandre, qui n'était qu'un espoir, il le donna comme une nouvelle certitude à ses soldats, et ramena ainsi leur vertu guerrière. Ils fondirent en masse sur les Perses, qui commençaient à reculer, et finirent par prendre ouvertement la fuite. Toutefois, Parménion, ne voyant point encore paraître Alexandre, n'osa les poursuivre vivement, et Mazaie put traverser le Tigre avec les débris de ses troupes, et se retirer à Babylone. Cependant Darius continuait sa fuite rapide; il arriva à Arbelles vers minuit, tandis que son armée, dispersée sur tous les chemins, qu'elle laissait couverts de ses malades et blessés, cherchait vainement elle-même, dans un désordre épouvantable, à se soustraire aux coups d'un ennemi victorieux. Alexandre, recevant l'avis de Parménion, arrêté ses troupes dans l'attente de leur poursuite. Toutefois, à peine avait-il fait volte-face, que des cavaliers de Parménion lui vinrent annoncer la victoire que leur général avait remportée de son côté. Ce fut en ce moment qu'Alexandre courut le plus terrible des dangers qui l'assailirent dans cette journée célèbre. Comme il ramenait ses troupes au camp, dans le désordre de la joie et de la victoire, il se heurta contre une masse de cavaliers qui, en voyant le petit nombre des Macédoniens, les chargea avec fureur. Constatant dans cette fortune qui venait de lui prodiguer des marques de faveur si éclatantes, Alexandre lança son cheval à la rencontre du chef de cette troupe, le perça de son javalot, et lui successivement plusieurs de ses officiers. Animés par un tel exemple, les Macédoniens se jetèrent impétueusement au milieu des cavaliers et se débattaient avec eux et le désordre. La nuit commença à envelopper le champ de bataille de ses ténèbres, et les Perses en profitèrent pour assurer leur fuite. Ce fut la dernière épisode de cette bataille, dont le héros macédonien fut le vainqueur, et plus à son génie qu'à sa fortune, car il n'avait rien négligé de ce qu'une profonde connaissance de l'art de la guerre prescrit aux généraux qui comptent sur le succès. Les dispositions et la discipline de leurs troupes, que sur les chances du hasard et l'avantage furent de leurs soldats. — Quinzante-Curce porta à quatre cent mille le nombre des Perses qui périrent dans ce combat. Les vaincus furent au moins de trois cents ceux des Macédoniens. Arrien, plus exact dans ses appréciations, dit trois cent mille Perses et douze cents Macédoniens. Mais quelque chiffre qu'on adopte, l'honneur de la victoire est dû à l'habileté et au courage de nos héros. Alexandre envoya aussitôt prévenir Alexandre et lui demander le parti qu'il devait suivre en un danger si pressant. « Dites-moi, répondit Alexandre en grand capitaine, si je ne recouvrerai pas seulement ce qui nous appartient, mais que tous les trésors de l'ennemi tombent en notre pouvoir. » Alexandre, qui se souvint de ne songer qu'à combattre comme il le doit pour la gloire d'Alexandre et de Philippe. « Les chariots armés de faux pénétrèrent jusqu'à la palanque macédonienne, au point que les généraux de Darius, et par la recommandation d'Alexandre; mais bientôt les rangs se reformèrent; les soldats percerent les chevaux de leurs longues piques, et tirant à terre les combattants montés sur les chariots, ils les firent enlever et brûler. Pendant ce temps-là, Alexandre s'apercevait que l'aile gauche des Perses avait été dégarinée pour jeter les Bactriens à l'attaque des bagages, et y semer le désordre et la mort. Les deux fois se trouvaient presque en présence : Darius sur un chariot, Alexandre à cheval, tous deux environnés de leurs guerriers d'élite, montés sur des chevaux de pur sang. Le bruit de l'un de ces illustres ennemis. Autour d'eux se mêlent hommes, chevaux, dans un affreux tourbillon, et à la Macédoniens n'avaient pas osé opposer le sang-froid de l'expérience à l'aveugle fureur des Perses, c'en était fait d'Alexandre. La résistance devint si opiniâtre et le danger si terrible, que ce conquérant, pour ramener ses soldats, dut recourir à la superstition. Par son ordre, le divin Aristandre s'avança au milieu des troupes, revêtu d'une robe blanche, et s'écria qu'il voyait l'aigle de Jupiter voltiger au-dessus de la tête d'Alexandre. Les Macédoniens se précipitèrent alors dans la bataille avec une nouvelle ardeur; le conducteur du chariot de Darius tomba percé d'une javeline, et ce prince, pressé de toutes parts, tira son cimeterre et se demanda s'il ne devait pas se résigner à l'ignominieuse par une mort honorable. Voyant alors de tous côtés les Perses céder à l'irrésistible impétuosité des Macédoniens, il étouffa les inspirations du désespoir, et, espérant se débarrasser à la mort pour des jours meilleurs, il s'attacha au massacre qui se faisait autour de lui, pour songer à sa sûreté. Quant à Alexandre, après avoir été obligé plusieurs fois de charger de près, et dans cette dernière mêlée, il pressait lui-même par des coups terribles le carnage auquel se livraient ses Macédoniens emportés par la chaleur du combat, tandis que Darius fuyait rapidement ce champ de bataille ensanglanté. Mais à l'aile gauche, où commandait Parménion, les péripiétés du

combat devenaient menaçantes pour les Macédoniens. Mazaie les envoya vers les cavaliers restés en arrière, et les engagea à se précipiter résolument à la tête de toute sa cavalerie. Enveloppé de toutes parts, Parménion résistait avec une héroïque opiniâtreté aux efforts de tant d'ennemis; cependant un désastre devenait inévitable pour lui, s'il ne recevait pas bientôt du renfort. Dans ce danger pressant, il envoya prévenir Alexandre de sa situation désespérée, et lui fit dire que, s'il n'était pas bientôt secouru, il allait infailliblement être écrasé par le nombre. Alexandre était déjà lancé à la poursuite de Darius, qui l'espérait atteindre dans cette plaine immense où l'on se serait infailliblement enveloppé de toutes parts, et voulait que l'on fondît sur le camp des Perses pendant leur sommeil. Cet avis fut partagé par les autres chefs, révolta la fierté d'Alexandre : « J'aime mieux, dit-il, avoir le mal plaisir de ma fortune qu'à rougir de ma victoire, » et il ordonna que chacun se préparât à la bataille pour le lendemain; puis il alla se reposer dans sa tente et s'y endormit profondément. Le lendemain matin, les généraux, étonnés du silence extraordinaire qui régnait autour de sa tente, tandis que tout était déjà en mouvement dans l'armée des Perses, pénétrèrent enfin jusqu'à lui, et le trouvèrent plongé dans un sommeil si tranquille, que Parménion fut obligé de le pousser pour le réveiller. C'est à ce moment qu'Alexandre, qui n'était qu'un espoir, il le donna comme une nouvelle certitude à ses soldats, et ramena ainsi leur vertu guerrière. Ils fondirent en masse sur les Perses, qui commençaient à reculer, et finirent par prendre ouvertement la fuite. Toutefois, Parménion, ne voyant point encore paraître Alexandre, n'osa les poursuivre vivement, et Mazaie put traverser le Tigre avec les débris de ses troupes, et se retirer à Babylone. Cependant Darius continuait sa fuite rapide; il arriva à Arbelles vers minuit, tandis que son armée, dispersée sur tous les chemins, qu'elle laissait couverts de ses malades et blessés, cherchait vainement elle-même, dans un désordre épouvantable, à se soustraire aux coups d'un ennemi victorieux. Alexandre, recevant l'avis de Parménion, arrêté ses troupes dans l'attente de leur poursuite. Toutefois, à peine avait-il fait volte-face, que des cavaliers de Parménion lui vinrent annoncer la victoire que leur général avait remportée de son côté. Ce fut en ce moment qu'Alexandre courut le plus terrible des dangers qui l'assailirent dans cette journée célèbre. Comme il ramenait ses troupes au camp, dans le désordre de la joie et de la victoire, il se heurta contre une masse de cavaliers qui, en voyant le petit nombre des Macédoniens, les chargea avec fureur. Constatant dans cette fortune qui venait de lui prodiguer des marques de faveur si éclatantes, Alexandre lança son cheval à la rencontre du chef de cette troupe, le perça de son javalot, et lui successivement plusieurs de ses officiers. Animés par un tel exemple, les Macédoniens se jetèrent impétueusement au milieu des cavaliers et se débattaient avec eux et le désordre. La nuit commença à envelopper le champ de bataille de ses ténèbres, et les Perses en profitèrent pour assurer leur fuite. Ce fut la dernière épisode de cette bataille, dont le héros macédonien fut le vainqueur, et plus à son génie qu'à sa fortune, car il n'avait rien négligé de ce qu'une profonde connaissance de l'art de la guerre prescrit aux généraux qui comptent sur le succès. Les dispositions et la discipline de leurs troupes, que sur les chances du hasard et l'avantage furent de leurs soldats. — Quinzante-Curce porta à quatre cent mille le nombre des Perses qui périrent dans ce combat. Les vaincus furent au moins de trois cents ceux des Macédoniens. Arrien, plus exact dans ses appréciations, dit trois cent mille Perses et douze cents Macédoniens. Mais quelque chiffre qu'on adopte, l'honneur de la victoire est dû à l'habileté et au courage de nos héros. Alexandre envoya aussitôt prévenir Alexandre et lui demander le parti qu'il devait suivre en un danger si pressant. « Dites-moi, répondit Alexandre en grand capitaine, si je ne recouvrerai pas seulement ce qui nous appartient, mais que tous les trésors de l'ennemi tombent en notre pouvoir. » Alexandre, qui se souvint de ne songer qu'à combattre comme il le doit pour la gloire d'Alexandre et de Philippe. « Les chariots armés de faux pénétrèrent jusqu'à la palanque macédonienne, au point que les généraux de Darius, et par la recommandation d'Alexandre; mais bientôt les rangs se reformèrent; les soldats percerent les chevaux de leurs longues piques, et tirant à terre les combattants montés sur les chariots, ils les firent enlever et brûler. Pendant ce temps-là, Alexandre s'apercevait que l'aile gauche des Perses avait été dégarinée pour jeter les Bactriens à l'attaque des bagages, et y semer le désordre et la mort. Les deux fois se trouvaient presque en présence : Darius sur un chariot, Alexandre à cheval, tous deux environnés de leurs guerriers d'élite, montés sur des chevaux de pur sang. Le bruit de l'un de ces illustres ennemis. Autour d'eux se mêlent hommes, chevaux, dans un affreux tourbillon, et à la Macédoniens n'avaient pas osé opposer le sang-froid de l'expérience à l'aveugle fureur des Perses, c'en était fait d'Alexandre. La résistance devint si opiniâtre et le danger si terrible, que ce conquérant, pour ramener ses soldats, dut recourir à la superstition. Par son ordre, le divin Aristandre s'avança au milieu des troupes, revêtu d'une robe blanche, et s'écria qu'il voyait l'aigle de Jupiter voltiger au-dessus de la tête d'Alexandre. Les Macédoniens se précipitèrent alors dans la bataille avec une nouvelle ardeur; le conducteur du chariot de Darius tomba percé d'une javeline, et ce prince, pressé de toutes parts, tira son cimeterre et se demanda s'il ne devait pas se résigner à l'ignominieuse par une mort honorable. Voyant alors de tous côtés les Perses céder à l'irrésistible impétuosité des Macédoniens, il étouffa les inspirations du désespoir, et, espérant se débarrasser à la mort pour des jours meilleurs, il s'attacha au massacre qui se faisait autour de lui, pour songer à sa sûreté. Quant à Alexandre, après avoir été obligé plusieurs fois de charger de près, et dans cette dernière mêlée, il pressait lui-même par des coups terribles le carnage auquel se livraient ses Macédoniens emportés par la chaleur du combat, tandis que Darius fuyait rapidement ce champ de bataille ensanglanté. Mais à l'aile gauche, où commandait Parménion, les péripiétés du

combat devenaient menaçantes pour les Macédoniens. Mazaie les envoya vers les cavaliers restés en arrière, et les engagea à se précipiter résolument à la tête de toute sa cavalerie. Enveloppé de toutes parts, Parménion résistait avec une héroïque opiniâtreté aux efforts de tant d'ennemis; cependant un désastre devenait inévitable pour lui, s'il ne recevait pas bientôt du renfort. Dans ce danger pressant, il envoya prévenir Alexandre de sa situation désespérée, et lui fit dire que, s'il n'était pas bientôt secouru, il allait infailliblement être écrasé par le nombre. Alexandre était déjà lancé à la poursuite de Darius, qui l'espérait atteindre dans cette plaine immense où l'on se serait infailliblement enveloppé de toutes parts, et voulait que l'on fondît sur le camp des Perses pendant leur sommeil. Cet avis fut partagé par les autres chefs, révolta la fierté d'Alexandre : « J'aime mieux, dit-il, avoir le mal plaisir de ma fortune qu'à rougir de ma victoire, » et il ordonna que chacun se préparât à la bataille pour le lendemain; puis il alla se reposer dans sa tente et s'y endormit profondément. Le lendemain matin, les généraux, étonnés du silence extraordinaire qui régnait autour de sa tente, tandis que tout était déjà en mouvement dans l'armée des Perses, pénétrèrent enfin jusqu'à lui, et le trouvèrent plongé dans un sommeil si tranquille, que Parménion fut obligé de le pousser pour le réveiller. C'est à ce moment qu'Alexandre, qui n'était qu'un espoir, il le donna comme une nouvelle certitude à ses soldats, et ramena ainsi leur vertu guerrière. Ils fondirent en masse sur les Perses, qui commençaient à reculer, et finirent par prendre ouvertement la fuite. Toutefois, Parménion, ne voyant point encore paraître Alexandre, n'osa les poursuivre vivement, et Mazaie put traverser le Tigre avec les débris de ses troupes, et se retirer à Babylone. Cependant Darius continuait sa fuite rapide; il arriva à Arbelles vers minuit, tandis que son armée, dispersée sur tous les chemins, qu'elle laissait couverts de ses malades et blessés, cherchait vainement elle-même, dans un désordre épouvantable, à se soustraire aux coups d'un ennemi victorieux. Alexandre, recevant l'avis de Parménion, arrêté ses troupes dans l'attente de leur poursuite. Toutefois, à peine avait-il fait volte-face, que des cavaliers de Parménion lui vinrent annoncer la victoire que leur général avait remportée de son côté. Ce fut en ce moment qu'Alexandre courut le plus terrible des dangers qui l'assailirent dans cette journée célèbre. Comme il ramenait ses troupes au camp, dans le désordre de la joie et de la victoire, il se heurta contre une masse de cavaliers qui, en voyant le petit nombre des Macédoniens, les chargea avec fureur. Constatant dans cette fortune qui venait de lui prodiguer des marques de faveur si éclatantes, Alexandre lança son cheval à la rencontre du chef de cette troupe, le perça de son javalot, et lui successivement plusieurs de ses officiers. Animés par un tel exemple, les Macédoniens se jetèrent impétueusement au milieu des cavaliers et se débattaient avec eux et le désordre. La nuit commença à envelopper le champ de bataille de ses ténèbres, et les Perses en profitèrent pour assurer leur fuite. Ce fut la dernière épisode de cette bataille, dont le héros macédonien fut le vainqueur, et plus à son génie qu'à sa fortune, car il n'avait rien négligé de ce qu'une profonde connaissance de l'art de la guerre prescrit aux généraux qui comptent sur le succès. Les dispositions et la discipline de leurs troupes, que sur les chances du hasard et l'avantage furent de leurs soldats. — Quinzante-Curce porta à quatre cent mille le nombre des Perses qui périrent dans ce combat. Les vaincus furent au moins de trois cents ceux des Macédoniens. Arrien, plus exact dans ses appréciations, dit trois cent mille Perses et douze cents Macédoniens. Mais quelque chiffre qu'on adopte, l'honneur de la victoire est dû à l'habileté et au courage de nos héros. Alexandre envoya aussitôt prévenir Alexandre et lui demander le parti qu'il devait suivre en un danger si pressant. « Dites-moi, répondit Alexandre en grand capitaine, si je ne recouvrerai pas seulement ce qui nous appartient, mais que tous les trésors de l'ennemi tombent en notre pouvoir. » Alexandre, qui se souvint de ne songer qu'à combattre comme il le doit pour la gloire d'Alexandre et de Philippe. « Les chariots armés de faux pénétrèrent jusqu'à la palanque macédonienne, au point que les généraux de Darius, et par la recommandation d'Alexandre; mais bientôt les rangs se reformèrent; les soldats percerent les chevaux de leurs longues piques, et tirant à terre les combattants montés sur les chariots, ils les firent enlever et brûler. Pendant ce temps-là, Alexandre s'apercevait que l'aile gauche des Perses avait été dégarinée pour jeter les Bactriens à l'attaque des bagages, et y semer le désordre et la mort. Les deux fois se trouvaient presque en présence : Darius sur un chariot, Alexandre à cheval, tous deux environnés de leurs guerriers d'élite, montés sur des chevaux de pur sang. Le bruit de l'un de ces illustres ennemis. Autour d'eux se mêlent hommes, chevaux, dans un affreux tourbillon, et à la Macédoniens n'avaient pas osé opposer le sang-froid de l'expérience à l'aveugle fureur des Perses, c'en était fait d'Alexandre. La résistance devint si opiniâtre et le danger si terrible, que ce conquérant, pour ramener ses soldats, dut recourir à la superstition. Par son ordre, le divin Aristandre s'avança au milieu des troupes, revêtu d'une robe blanche, et s'écria qu'il voyait l'aigle de Jupiter voltiger au-dessus de la tête d'Alexandre. Les Macédoniens se précipitèrent alors dans la bataille avec une nouvelle ardeur; le conducteur du chariot de Darius tomba percé d'une javeline, et ce prince, pressé de toutes parts, tira son cimeterre et se demanda s'il ne devait pas se résigner à l'ignominieuse par une mort honorable. Voyant alors de tous côtés les Perses céder à l'irrésistible impétuosité des Macédoniens, il étouffa les inspirations du désespoir, et, espérant se débarrasser à la mort pour des jours meilleurs, il s'attacha au massacre qui se faisait autour de lui, pour songer à sa sûreté. Quant à Alexandre, après avoir été obligé plusieurs fois de charger de près, et dans cette dernière mêlée, il pressait lui-même par des coups terribles le carnage auquel se livraient ses Macédoniens emportés par la chaleur du combat, tandis que Darius fuyait rapidement ce champ de bataille ensanglanté. Mais à l'aile gauche, où commandait Parménion, les péripiétés du

combat devenaient menaçantes pour les Macédoniens. Mazaie les envoya vers les cavaliers restés en arrière, et les engagea à se précipiter résolument à la tête de toute sa cavalerie. Enveloppé de toutes parts, Parménion résistait avec une héroïque opiniâtreté aux efforts de tant d'ennemis; cependant un désastre devenait inévitable pour lui, s'il ne recevait pas bientôt du renfort. Dans ce danger pressant, il envoya prévenir Alexandre de sa situation désespérée, et lui fit dire que, s'il n'était pas bientôt secouru, il allait infailliblement être écrasé par le nombre. Alexandre était déjà lancé à la poursuite de Darius, qui l'espérait atteindre dans cette plaine immense où l'on se serait infailliblement enveloppé de toutes parts, et voulait que l'on fondît sur le camp des Perses pendant leur sommeil. Cet avis fut partagé par les autres chefs, révolta la fierté d'Alexandre : « J'aime mieux, dit-il, avoir le